

● CECI DIT

par **Nathanaël JACQMIN**

Place aux coiffeurs



Que ce soit chez les Bleus ou chez les Diables, on parlera beaucoup des coiffeurs lors de leur prochain match de la Coupe du monde. Non pas pour les brushings fantaisistes des joueurs. Mais la présentation des équipes risque bien de comporter quelques surprises. Dans le monde du foot, on appelle une équipe de « coiffeurs » une équipe alignée pour un match sans véritable enjeu. La France, déjà qualifiée pour les huitièmes et qui joue ce soir face au Danemark serait selon certains à l'origine de ce mot « coiffeur » utilisé pour désigner les seconds couteaux. On raconte que lors de la Coupe du monde en 1958 en Suède, l'équipe de France n'a utilisé que 15 de ses 22 joueurs. Et que les 7 joueurs délaissés coupaient les cheveux des titulaires pour passer leur temps... Une autre hypothèse attribue ce sobriquet à Luis Fernandez, l'ancien joueur de l'équipe de France. Lors du Mondial de

1986 au Mexique, le milieu de terrain aurait déclaré que les remplaçants ne risquaient pas d'altérer leur brushing... La troisième explication, la plus savoureuse, vient de l'univers du jazz et non du foot. Un band américain se produisait à Paris. Un des musiciens, qui avait un rendez-vous galant, demanda à son coiffeur, qui n'y connaissait rien en musique, de le remplacer. « *Il suffit de te lever et de faire semblant, les trois autres saxos assureront.* » La légende raconte, qu'au moment de jouer, quand le coiffeur se leva, il y eut un blanc. Les trois autres saxos s'étant également fait remplacer au pied levé... Donc jeudi, lorsque la Belgique rencontrera l'Angleterre, si vous voyez des « inconnus » sur le terrain (Dendoncker, Januzaj ou même peut-être Mignolet), c'est peut-être que nos vrais Diables se trouvent en galante compagnie...

● LE CHIFFRE

11,2 milliards

Les familles belges ont dépensé l'an dernier 11,2 milliards € en aliments frais. Pour les acheter, le Belge se rend dans les super- et hypermarchés (45 % de parts de marché). Les hard discounters comme Lidl et Aldi grappillent des parts (20,6 % contre 15 % il y a 10 ans). Les magasins de proximité enregistrent une belle prestation (17,2 %).

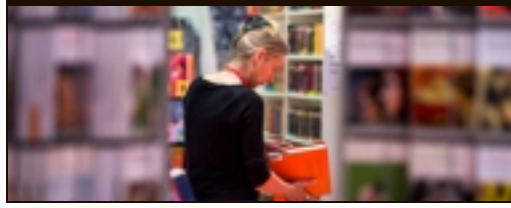
● ARRÊT SUR IMAGE



Le plus laid Avec sa langue pendante jusqu'au sol et ses filets de bave aux lèvres, le bulldog Zsa Zsa a remporté samedi le titre de chien le plus laid du monde lors d'une compétition annuelle à Petaluma, en Californie. La chienne, âgée de 9 ans, a écrasé ses 13 concurrents par ses atouts

L'INFO DU JOUR

Pour les Belg



Le secteur est en contraction continue et mis sous pression par les supports dématérialisés. **Benoît DUBOIS**

Coincée entre France et Pays-Bas, quelle est encore la place de l'édition belge ? À l'heure du bilan annuel, une véritable « bible » retrace une histoire souvent mouvementée.

● **Marie-Françoise GIHOUSSE**

« **E**n Belgique, on considère souvent l'édition comme un secteur économique et on oublie complètement son importance culturelle. Nous voulions écrire une histoire longue de cette aventure éditoriale. Montrer qu'elle fait partie de notre identité. » Tanguy Habrand est assistant à l'Université de Liège (Communication) et responsable de la collection « Espace Nord » aux Impressions nouvelles. Avec Pascal Durand, professeur à la faculté de Philo et Lettres de la même université, il vient de publier une *Histoire de l'édition en Belgique*.

Un monde très segmenté

Mais, à l'heure où l'Association des éditeurs belges (ADEB) fait son bilan annuel (voir ci-contre), que reste-t-il, en 2018, de l'édition en Belgique ? « *Son passé explique le présent, continue Tanguy Habrand, ainsi, c'est un monde très segmenté. D'abord parce qu'il y a deux communautés linguistiques. Une qui est tournée et dépendante de la France et l'autre, dans la même situation vis-à-vis des Pays-Bas. Mais aussi parce que contrairement à la France où le poids de la littérature est très important, en Belgique d'autres catégories dominent le marché.* »

Ces catégories, on les connaît. Il y a la BD naturellement mais aussi le livre jeunesse, l'édition scolaire et scientifique, le livre pratique. « *C'est logique. Le livre scolaire ou encore juridique, ce sont des niches éditoriales naturellement protégées du système français. Idem pour certains éditeurs qui ont développé des collections touristiques ou folkloriques. La BD c'est un peu différent...* »

Une tradition d'imprimeur

Car, même si les grands éditeurs belges du secteur de la BD sont désormais sous ban-

Il est très difficile pour un éditeur belge de trouver un distributeur dans son pays et, plus encore, en France.

nière française, la tradition s'ancre profondément dans l'histoire du livre belge. « *Longtemps, les métiers d'imprimeur et d'éditeur sont restés liés en Belgique. C'est dû à une pratique qui s'est répandue chez nous au XVIII^e siècle et qui était légale parce que pas interdite : la contrefaçon. L'important était alors la qualité de l'impression des livres que l'on copiait...* » Des contrefaçons, inimaginables aujourd'hui mais qui ont permis la circulation des idées des grands philosophes des Lumières...

Église mère de la BD !

« *Dans les années 1920, l'Église belge voit dans la BD un support adapté pour répandre ses idées chez les jeunes. Avec nos imprimeries, nous*



BELGA

avons tout ce qu'il fallait pour commencer à développer les premières revues, comme *Petit Belge* chez Averbode et plus tard *Tintin* chez Casterman. » Mais dès les années 70 et 80, le centre de gravité de la BD s'est déplacé vers la France, les premiers rachats et concentrations sont apparus. « *Une question de taille, de capacités commerciales et de gestion. La BD aussi a changé, a*

L'avenir incertain de l'édition littéraire belge

L'avenir est incertain. Que deviendra la distribution en Belgique après l'instauration du prix unique du livre et la disparition de la table ? Les petits éditeurs belges devront-ils passer par Paris ? Trouver d'autres solutions ? « *Plusieurs défis se posent aux éditeurs belges, estime Tanguy Habrand, il y a encore un manque de professionnalisation dû à la taille des maisons. Pour faire face au problème de la distribution, on a misé sur le numérique mais ça restera clairement un secteur de l'édition parmi d'autres et pas une révolution. On constate d'ailleurs que des éditeurs bel-*

ges qui avaient parfois tout misé sur le numérique, comme ONLIT, par exemple, ont finalement adopté le papier. » Un phénomène qui ne touche, il faut le spécifier que le domaine de la littérature. Le numérique s'imposant plus nettement dans les domaines scientifiques et juridiques.

« *En revanche, je crois en l'avenir, peut-être dans des centres de distribution, de l'impression à la demande. L'édition actuelle investit beaucoup dans ce domaine. Je pense que ça aura un impact sur les livres de fonds et les tirages moyens. Donc intéressant pour les éditeurs belges.* » ■ **M.F.G.**

ges, l'édition c'est de l'économie

83 Selon un sondage Ipsos réalisé au mois de mai, 83 % des Belges affirment lire. 17 % n'ouvrent jamais un livre.

L'édition belge existe mais peine, dans certains domaines, à s'affirmer face à ses voisins français et néerlandais.

fortement élargi son public. On peut peut-être regretter que l'ancrage belge soit moins fort. On peut aussi y voir une chance pour nos auteurs qui accèdent à une scène plus internationale. »

Les défis de la distribution

Car, il ne faut jamais l'oublier, un des piliers de l'édition, c'est la distribution. « La réalité du marché,

c'est que nous sommes dans une région qui souffre beaucoup d'un déséquilibre en matière de diffusion et de distribution. Les deux gros distributeurs belges dépendent des deux plus grands éditeurs français, Hachette (Dilibel) et Editis (Interforum). Ils distribuent aussi certains éditeurs belges en Belgique mais pas automatiquement (au contraire) en France. Il est très difficile pour un édi-

teur belge de trouver un distributeur dans son pays et plus encore en France. Le marché reste donc très petit et souvent même presque artisanal avec des maisons d'édition ultra-spécialisées ou à faible concurrence avec les éditeurs français. » ■

► Pascal Durand et Tanguy Habrand, « Histoire de l'édition en Belgique, XVe - XXe siècle », Les Impressions nouvelles, 576 p., 26 €

L'édition belge en six étapes

1. Christophe Plantin C'est en 1555 que le relieur français Christophe Plantin qui s'est installé à Anvers se lance dans l'imprimerie. Également libraire, il choisit les livres qu'il imprime et vend. Un précurseur de l'édition.



Christophe Plantin peut être considéré comme le pionnier de l'édition belge !

couvertures de livres publiés par la maison. Une recrue de choix dans une Belgique qui va voir naître trois futurs géants de la BD : Lombard, Dupuis et Casterman. Casterman sera le dernier à rester indépendant, racheté par Flammarion en 1999.

2. Albert Lacroix Il a été l'éditeur des exilés français en Belgique. Le coup de gloire d'Albert Lacroix sera l'édition, en 1862, des *Misérables* de Victor Hugo pour la somme astronomique de plus de 650 000 000 euros actuels ! Il publiera aussi, à compte d'auteur, *Les chants de Maldoror* contre la coquette somme de 1200 francs or...

3. Louis Casterman Louis Casterman recrute Hergé en 1932 pour illustrer les

4. Marabout Un éditeur Jean-Jacques Schellens et un imprimeur, André Gérard lancent Marabout, en 1949. Format poche, littérature populaire et livres pratiques, le succès sera au rendez-vous jusque dans les années 70. En 1983, Marabout est racheté par Hachette.

5. Espace Nord Collection de poche fondée en 1983 par les éditions Labor avec l'aide de la Communauté française, Espace nord édite en format poche les auteurs belges. Elle est éditée par Les Impressions nouvelles.

6. Luc Pire Il a marqué l'édition belge des années 90 et 2000. Luc Pire c'est aussi la relance de la Foire du livre en 1998. Sa maison existe encore mais il a arrêté le métier. ■

Astérix, la potion magique 2017

« Il suffit d'avoir une locomotive pour modifier le marché. » Et pour Benoît Dubois, président de l'Association des éditeurs belges (ADEB) il est clair qu'en 2017, le livre francophone a pleinement profité du phénomène Astérix. Représentant près de 243 millions d'euros en 2017, une progression de 1,1 % en euros courants, le marché du livre (imprimé) de langue française en Belgique renforce la stabilité reconquise depuis 2014.

Cela n'empêche pas le secteur d'être sous pression. En euros constants (en tenant compte cette fois de l'inflation), ce marché a connu une évolution négative de près de 20 % depuis 2010. De plus, il dépend fortement du marché français avec 74 % de livres importés de l'hexagone vendus chez nous.

Des chiffres qui ne tiennent pas compte, faute de données, des ventes réalisées via internet, Amazon principalement dont l'ADEB estime qu'elles se stabilisent autour des 20 % du marché.

Côté bonne nouvelle, on notera que hors cession de droits (secteur en baisse régulière), la production de livres par les éditeurs belges francophones a connu, en 2017, une belle progression de 6,6 % soit 17 millions d'euros que ce soit côté papier (12 millions) ou numérique (5 millions).

Petit bémol, seuls quelques domaines dopent les éditeurs belges francophones : la BD, le sco-



Harry Potter, 50 nuances... et, en 2017, Astérix : un titre peut changer le marché.

laire et les sciences humaines en papier, les sciences humaines en numérique.

D'abord la BD

La BD représente à elle seule près de 57 % de la production belge en langue française (dont 87 % est exportée). Le livre reste aussi le premier bien culturel du pays, représentant entre 0,5 et 1 % du PIB, ce n'est pas rien. « Mais, termine Benoît Dubois, le secteur est en contraction continue et mis sous pression par les supports dématérialisés et principalement le jeu vidéo qui est en train de supplanter tous les autres biens culturels. »

Autre bonne nouvelle, contrairement au marché français, c'est dans des librairies générales, spécialisées ou succursalistes (Fnac, Club etc.) que le Belge achète son livre. Les libraires de presse connaissent aussi une augmentation de leurs ventes de livres. Au détriment des grandes surfaces, des clubs de livres et de la vente directe. ■ M.F.G.

Qui est ce(tte) Belge qui lit ?

Un sondage Ipsos mené en mai 2018 s'intéresse aux pratiques de lecture des Belges. « Il faut sans doute relativiser ces résultats, prévient Benoît Dubois, car il a été fait en ligne. Ce sont donc des gens connectés et sachant lire qui ont répondu. D'ailleurs seuls 2 % des sondés ont reconnu n'avoir que le CEB pour diplôme alors qu'en fait, 20 % de la population sont dans le cas. »

Ils sont donc 83 % de Belges à lire contre 17 % de non-lecteurs. Ça confirmerait la tendance constatée ces dernières années d'un nombre de lecteurs en diminution dans un marché stable, donc moins de lecteurs qui lisent plus. Ce sont principalement des

femmes qui lisent (52 %). Les lecteurs seraient plus nombreux parmi les 15-34 ans, les Bruxellois et les gens de niveau d'éducation et de classe sociale supérieurs et actifs.

L'imprimé reste le format le plus utilisé (93 % de lecteurs dont 49 % exclusivement). 7 % disent ne lire que du numérique et 44 % les deux. Le livre papier est lu majoritairement « pour le plaisir » et le livre numérique dans le cadre des études. La lecture numérique se fait principalement sur ordinateur portable. L'usage de la tablette diminue. Enfin, c'est principalement sur Amazon (64 %) que le lecteur belge achète ses livres numériques.

M.F.G.